

Jusque dans les couloirs vaguement éclairés par la veilleuse de nuit. Le moindre bruit résonnait dans ce silence. Effrayée, elle recula et revint à son poste d'observation. Philippe paraissait dormir. Trompée par cette calme apparence, la jeune fille songea à prendre elle-même un court repos. Ce fut en vain. Elle croyait qu'une voix déchirante l'appelait, et que des sanglots arrivaient jusqu'à son oreille.

Avec le jour, la vision désolée s'évanouit. Fernande essaya de traiter de folie ses terreurs de la nuit, mais l'expression du visage de Philippe, après la visite de sa sœur, lui était toujours présente.

Elle ne se rendit pas compte de l'attraction qui l'avait tenue debout pendant des heures ; de l'angoisse qui l'avait pénétrée ; du sentiment qui l'avait portée à voler au secours de Philippe ; de celui qui l'avait fait reculer, car, malgré son trouble, un je ne sais quoi lui avait fait comprendre que là n'était pas sa place ; des pressentiments qui lui avaient murmuré que cette détresse ne réclamait pas de soins matériels, que l'affaiblissement était plus moral que physique et qu'il était inutile d'avertir celle qui l'avait probablement provoqué.

Sa pensée flottait sur un point fixe jusqu'à l'hallucination. — J'ai fait un mauvais rêve, se dit-elle au matin. Non, ce n'était point un rêve et sa veille avait été douloureuse.

XXXVII

L A C U R E

De plusieurs jours, nul dans le château, si ce n'est son valet de chambre, n'aperçut Philippe. Madame Lobeau n'en témoignant aucune surprise, personne n'osa manifester ce que cette vie avait d'étrange.

Fernande se sentait troublée et inquiète comme à l'approche d'un orage. Elle recherchait la solitude, et les larmes venaient l'y trouver. Tout semblait joie autour d'elle, et cette joie lui faisait mal et résonnait à son oreille ainsi qu'une note fautive. Elle s'interrogeait avidement sur le secret de cette tristesse incompréhensible, et sa tristesse seule lui répondait. Ployée sur elle-même, elle poursuivait cette part de son âme qui lui échappait, et ne s'apercevait pas qu'une image chère la remplaçait peu à peu, l'enlaçait, l'étreignait, prenait possession de sa pensée, de son cœur, de son imagination, de tout ce qui était elle.

Une mère eut deviné ce mystère : Fernande n'avait plus de mère. Pas un sein ami pour reposer son pauvre être endolori.

— En sera-t-il toujours ainsi, soupirait-elle, et ne trouverai-je toujours en moi que moi ? Dois-je renoncer à tous les bonheurs d'ici-bas, et irai-je par le monde sans père, sans frère, sans soutien, sans affection ? La pitié seule m'accueillera, peut-être encore ! Cet irrésistible besoin de me dévouer, d'aimer, se transformera-t-il en un froid égoïsme ? Vivrai-je en indifférente, et, lorsque je mourrai, une main étrangère fermera-t-elle ma paupière ? Qu'ai-je fait pour mériter un tel abandon ?...

Et, le moment d'après, s'accusant de ces murmures, elle en demandait pardon à Dieu qui, si souvent, l'avait sauvée, et dont elle reconnaissait la protection invisible.

Elle se débattait ainsi sous la puissance d'un sentiment qu'elle ignorait et qui l'aurait glacée d'épouvante.

Philippe, plus malheureux qu'elle, sentait grandir son amour à raison des obstacles ; il s'en revêtait comme d'un cilice et se martyrisait, non pour lui échapper, mais pour en mourir.

Il n'accusait point Fernande, il s'accusait, lui, et évoquant ce gracieux fantôme si longtemps caressé, il le voyait auprès d'un autre, accordant au privilégié les trésors dévinés par lui et qu'il n'avait pas su obtenir.

Ceux qui le voyaient passer, morne, le front baissé, le regard désolé ou vide, se demandaient si la démence était bien loin. Lui, ne voyait plus rien, plus rien ne l'intéressait, il fuyait, il fuyait sans cesse, faisait et rejetait des projets de voyage, et revenait invinciblement vers les lieux où elle respirait.

Si sa sœur eût pu pénétrer la grandeur de l'abîme creusé par elle, elle aurait reculé devant son fatal sauvetage. Elle restait aveugle et poursuivait son œuvre.

Cette femme-là n'avait jamais aimé ; elle ne comprenait donc pas les ravages que peut faire un amour vrai, surtout à l'âge et dans la position de son frère. Elle ne sentait pas sa faute. Elle s'était fait un acte méritoire de son mensonge, et, par de sophistiques raisonnements, elle en était venue à croire à la réussite de son plan.

Le précepteur ne pouvait manquer d'accepter la position qui lui était offerte ; jamais, quoi qu'il fit, il ne parviendrait à en obtenir une semblable.

Sa persistance à savoir ce que faisait Fernande, n'était-ce pas de la jalousie ? Or, de qui est-on jaloux, sinon de ceux que l'on aime ? De cette induction, madame Lobeau tirait les conséquences les plus avantageuses pour ses projets.

La plus difficile à gagner était Fernande. Elle devinait, en elle, une fièvre native de nature à tout faire échouer. Elle comptait moins ici sur la puissance de l'argent que sur les propres sentiments de la jeune fille.

Fernande n'était pas de celles que l'on peut jeter dans les bras d'un premier venu. Si elle aimait Philippe, c'en était fait du mariage prémédité, et évidemment elle l'aimait. Restait à savoir si elle se doutait de cette affection. Dans ce cas, et en laissant Philippe persuadé du contraire, il fallait absolument l'éloigner.

Madame Lobeau se plaçait sur une pente bien glissante et où la chute devient imminente. Que de mauvais passions l'attendaient là pour la conseiller et l'entraîner fatalement ! Qu'allait devenir cette réputation d'honnêteté jusque là sans tache ? Et quand même son habileté la tirerait de ce mauvais pas, n'avait-elle pas à craindre ses propres remords à la vue de la ruine qu'elle aurait préparée ?

Madame Lobeau ne voyait que le but ; elle disait ses intentions louables. Son frère, selon elle, était en danger, à elle le soin de sa guérison. N'était-il pas sien, et de quel droit viendrait-on le lui disputer ? A cause de lui n'avait-elle pas manqué une union selon ses goûts, n'avait-elle pas consommé sa jeunesse auprès de son berceau, contracté un mariage plébéien, renoncé au monde, à tout ?

Il lui fallait une compensation.

Il avait promis, du reste, de remplacer le père de ses enfants ; il devait tenir sa promesse. Eh ! qui lui donnerait autant qu'elle ?

A l'œuvre ! à l'œuvre ! Madame ! broyez ce cœur, éteignez cette intelligence, faites votre chose de cet être, soyez sans pitié pour cette insolente passion qui menace vos ambitions et vos tendresses. Ce cœur saignera, qu'importe ! Frappez, atrophiez-le ! L'argile que vous avez pétrie n'a pas encore la dureté du marbre ! Frappez, frappez toujours ! N'oubliez pas votre sourire ! frappez, comprimez, étouffez, l'heure est à vous et l'avenir à Dieu.

XXXVIII

UN FUTUR INCOMPRIS

Joyeuse et satisfaite, madame Lobeau en voyant son frère reprendre ce qu'elle appelait ses allures d'autrefois, s'applaudissait de son stratagème. Le coup était porté, Fernande était renversée du piédestal où Philippe l'avait placée. Il devait rougir de sa folie passagère et s'envelopper de philosophie. Sans rien précipiter, il était utile pourtant de donner un dénouement à cette comédie. C'était là le nœud gordien.

Elle commença par Anatole. Celui-ci épiait madame Lobeau et affermissait le terrain sous ses pieds.

— Elle prépare quelque chose, préparons-nous, murmurait-il.

Il avait pensé à tout, excepté à la proposition qui lui fut faite.

— Vous êtes un heureux mortel, mon ami, dit enfin la sirène ; Fernande vous adore.

— Vous flattez trop mon personnage, madame, répliqua-t-il, je ne suis pas cet heureux mortel, vous ne l'ignorez pas.

— Toujours cette vieille chanson ! Je dois vous avouer que vous n'y entendez rien. Oui, elle sera votre femme, quand vous le voudrez.

— Jolie affaire !

— Pas mauvaise, mon ami. Mon frère et moi nous dotons Fernande.

— M. Philippe ! Ce serait renversant !

— Je me suis entendue avec lui.

— Et vous avez son adhésion ?

— Je l'ai.

— Vous me l'affirmez, madame, cela doit être. Convenez avec moi que c'est à n'y rien comprendre. Il en est fou.

— Erreur, mon ami, grave erreur ! et ceci vous le prouve. Réfléchissez, nous en reparlerons. Faites votre cour à Fernande, ne lui dites rien de nos bienveillantes intentions.

Maître Anatole, resté seul, partit d'un éclat de rire homérique. Tant de générosité le confondait.

— Madame Lobeau doter Fernande ! Elle, capable d'un tel sacrifice ! Bah ! on ne doit pas marchander quand il s'agit d'un pareil enjeu ! Pour deux millions, et M. Philippe a bien cette fortune, on peut abandonner quelques sacs d'écus. Oh ! l'inéprouvable bonté !...

Et il riait, il riait toujours, se promettant de savoir jusqu'où serait poussée cette prodigalité sans précédents.

D'une façon ou d'une autre, il ne pouvait que gagner à ce jeu. Qu'il épousât ou non, la mine lui était ouverte, et il comptait bien en fouiller les moindres filons.

— Qu'elle se livre complètement et ma fortune est assurée, pensait-il. Que veut-elle ? se débarrasser de Fernande. Soit. Je l'en débarrasserai. Allons, masques en avant ! Emmiellons nos phrases, adoucissons nos regards, endossons la livrée sentimentale, mons Philippe est un homme à terre ! Vive la politique ! guerre aux imbéciles et aux sots !

Le programme était tracé, il le suivit à la lettre. Jamais fiancé fut plus assidu auprès de sa bien-aimée. Poses languissantes, soupirs comprimés, la comédie des comédiens, rien n'y manquait.

Madame Lobeau était rayonnante : elle touchait au but. Mesdames de Lacoute et de Blanchemin ne voyaient plus dans le précepteur que le futur le plus adorable ; Gaston et Hermine se sentaient émus malgré eux et commençaient à rêver, l'un aux ravissantes créations évoquées par sa fraîche imagination, aux Galatée, aux Lycoris chéries de son poète (Virgile), l'autre à quelque apparition de Shakespeare ou de Goethe qu'elle idéalisait et dont elle lui faisait son héros. Hermine cherchait autour d'elle et se transformait à son insu. Elle jetait au loin les langages de l'enfance, et sa tête d'éphèbe se faisait songeuse. Mère, mère, quelle imprudence !

Seule, Fernande ne s'apercevait de rien. Les compliments du précepteur la fatiguaient, voilà tout. Plus d'une fois, il ne put se méprendre à son geste d'impatience ou à son mépris dédaigneux. Tant d'assiduité offensait ses instincts de femme ; elle sentait venir une sourde révolte, et se trouvait blessée, sans en deviner la cause, des mots à double entente qui se débattaient autour d'elle et auxquels elle n'attachait aucun sens.

Que lui voulait-on, et que se passait-il ?

Elle souffrait d'un état de choses qu'elle ne pénétrait pas, et des propres agitations de son cœur.

Pauvre Fernande ! que de passions s'agitent pour ta perte ! Fais provision de forces, les coups qu'on te prépare eront rapides et foudroyants. Ta chère et sainte réputation va être livrée à l'envie et à la calomnie. Lustre et garde, ô ma colombe, les blanches plumes de tes ailes ; reste dans ces régions sereines où ta pureté te maintient. Voici que le malheur arrive, et celui-là implacable, horrible, pire que la faim, le désespoir et la mort. Il te guette, tu es sa proie assurée, à moins que Dieu ne fasse un miracle. Prie, jeune fille, l'arène s'ouvre devant toi et le martyre s'avance.

Comme la victime choisie que l'on couronne de fleurs avant le sacrifice, ainsi était traitée Fernande. Pas un sourire qui ne fut pour elle, pas une parole flatteuse dont elle n'eût sa part. On l'enveloppait à l'envi d'une atmosphère de tendresse, et il n'est pas de maternelles prévoyances que madame Lobeau n'eût à son égard.

Elle s'en voulait près que de répondre si peu et si mal à tant d'empressement sympathique ; et elle en était venue à désirer les heures du commun repos pour échapper à cette influence.

Ce n'est pas ainsi que Philippe révélait son affection. Les expressions les plus chaudes viennent de l'âme. Un mot de lui valait plus que mille protestations, mille actes d'aucun de ceux qui l'entouraient.

Mais, seul entre tous, Philippe se taisait ; il évitait jusqu'à son regard dans les rares occasions où le hasard les rapprochait.

Ce silence avait pour Fernande une éloquence désolée et puissante qui la frappait avec une incompréhensible vigueur. Elle fut tentée souvent de lui en demander la cause, elle recula toujours, retenue par une crainte indéfinissable, et souffrant de cette souffrance dont elle devinait l'intensité sans en pénétrer la raison.

Philippe vivait tellement en lui que tout bruit humain lui était devenu insupportable, et qu'il cherchait les endroits les plus déserts pour avoir un calme qui le fuyait toujours. Si parfois il allait s'asseoir au milieu de la famille rassemblée, le précepteur faisait plus que jamais l'aimable, et madame Lobeau ne manquait pas de faire remarquer bien bas l'air préoccupé de Fernande et ses fréquentes distractions.

Le malheureux retournait ainsi, et comme à plaisir, le fer dans sa blessure ; il s'enivrait de sa douleur, et ne regimbait plus sous l'aiguillon.

(La suite au prochain numéro.)

On estime les hommes pour leur qualités, on les utilise par leurs défauts.

A la dernière séance de l'Académie de Sciences, M. de Lesseps a lu le rapport dont il a été chargé par une commission qui devait examiner la réclamation de Mlle Marthe de Jouffroy, petite fille de Claude, marquis de Jouffroy. Cette personne demandait que l'Académie reconnût Jouffroy comme le premier qui eût fait des expériences concluantes sur la possibilité d'appliquer la découverte de Papin à la navigation.

M. de Lesseps reconnaît d'abord les droits de Denis Papin comme ayant cru le premier à cette application ; on sait comment, voulant passer en Angleterre sur un bâtiment mu par la vapeur, Papin vit son bateau détruit par les batteries de Weser. M. Bertrand fait remarquer à ce propos que Papin avait déjà parcouru une certaine distance, et que l'expérience était déjà faite.

La commission conclut ensuite que M. Claude de Jouffroy est le premier qui, par des expériences publiques, ait réalisé l'application de la force motrice de la vapeur à la navigation. Les essais primitifs eurent lieu sur le Doubs, non loin de Besançon, en 1780 ; on avait employé une pompe, machine à simple effet, actionnant des rames. Le succès fut douteux. En 1783, à Lyon, sur la Saône, eurent lieu des essais plus sérieux, mieux réussis : on vit alors marcher les premiers pyroscaphes.

Un quart de siècle seulement après, Fulton, en Amérique, muni de la machine à double effet, parvint à créer le premier bateau à vapeur. En 1826, M. Arago reconnut les droits de Jouffroy sur l'invention de l'application de la vapeur à la navigation. Fulton lui-même, dans une lettre écrite en 1803, les proclama.

Le rapport de M. de Lesseps cite, en dernier lieu, une lettre de la municipalité de Besançon, qui se déclare disposée à élever une statue à Jouffroy et à s'associer à la souscription publique qu'on ouvrirait pour l'érection de cette statue. Le rapporteur termine en émettant le vœu que cette souscription s'ouvre le plus tôt possible.

J'eus l'honneur, cette semaine, dit Pierre Véron, d'être invité à dîner avec le roi Kalakaua, par M. de Lesseps, en sa villa orientale de Bellevue. Le roi, en appréciateur du mérite, avait écrit à notre grand homme une lettre pleine de bonne grâce, lui proposant, si jamais il passait par ses Etats, une hospitalité tout écossaise.

La lettre était en français, bien que le roi ne sache que l'anglais ; mais il avait trouvé un interprète pour le seconder dans sa manifestation spontanée.

M. de Lesseps, très touché, répondit au roi qu'il le remerciait vivement et qu'il lui proposait, à son tour, d'accepter l'hospitalité chez lui pour un soir.

Le dîner eut lieu dimanche. Il parut fort aimable, ce souverain exotique, malgré l'ahurissement inséparable d'un premier voyage en Europe, et sa sauvagerie est très civilisée.

M. de Lesseps lui fit les honneurs du dîner avec son habituelle affabilité. Quel homme que cet infatigable ! On lui peut appliquer la formule créée jadis pour Alexandre Dumas : C'est une force de la nature !

A Bellevue, où il est en villégiature, dès cinq heures du matin il est sur pied et s'en va, en compagnie de ses enfants, se plonger dans l'eau froide et nager pendant une heure. Il déjeune, va à Paris, revient à quatre heures, et chevauche dans la forêt jusqu'à sept, sautant barrières et fossés, se lançant à fond de train comme un jockey de steeple. Le soir, dîner, causerie, réceptions.

Une existence à briser un homme dans la force de l'âge.

Et lui, voyez, il rajeunit !

Bien peu ont, en vérité, ce don merveilleux du *mens sana in corpore sano*.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Un toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurables. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pe-torales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendu par tout à 25 cents la boîte.